

KEN  
LIU

# L'HOMME QUI MIT FIN À L'HISTOIRE



UNE  
HEURE  
LUMIÈRE



Le Béal

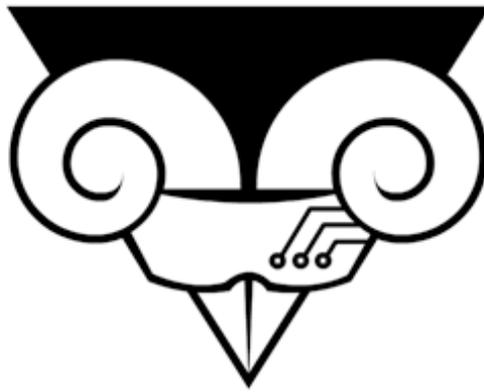
Ken Liu

L'Homme qui mit fin à l'histoire



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Titre original : *The Man Who Ended History : A Documentary*

© 2011, Ken Liu

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre-Paul Durastanti

© 2016, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2016, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-769-3

Parution : août 2016

Version : 1.1 — 29/08/2016

*Akemi Kirino, directrice scientifique des Laboratoires Feynman :*

*[Le professeur Kirino, la petite quarantaine, possède le genre de beauté qui ne demande guère de maquillage. En y regardant de près, on voit quelques mèches blanches parmi ses cheveux noirs.]*

Chaque nuit, quand on sort admirer les étoiles, on baigne dans la lumière, mais aussi dans le temps.

Et donc, regarder l'étoile de la constellation de la Balance appelée Gliese 581, c'est la voir comme elle apparaissait il y a vingt ans, puisqu'elle se situe à vingt années-lumière d'ici. Quelqu'un dans ses parages qui disposerait d'un télescope assez puissant pointé vers ici nous verrait, Evan et moi, nous promener sur le Harvard Yard quand on était étudiants de troisième cycle.

*[Tandis que la caméra zoome vers la mappemonde posée sur sa table, le Pr Kirino désigne le Massachussets, puis elle marque une pause pour réfléchir. Un travelling arrière démarre, qui amenuise le globe terrestre, comme si nous le quittions.]*

Nos meilleurs télescopes voient 13 milliards d'années en arrière. Fixez-en un sur une fusée s'éloignant de la Terre plus vite que la lumière — j'y reviendrai —, braquez-le vers nous, et pour vous l'histoire de l'humanité se déroule à l'envers. L'image de tout ce qui s'y produit émane de notre planète sous la forme d'une sphère lumineuse en expansion constante. Il suffit de contrôler la distance qu'on atteint pour déterminer en quelle année on remonte.

*[La caméra continue de reculer, par la porte : le globe et le Pr Kirino, de rapetisser. Le long couloir où nous nous engageons à rebours baigne dans une obscurité totale au sein de laquelle cette porte ouverte figure un rectangle de lumière vive qui encadre la mappemonde et la femme.]*

À cette distance, vous verrez le visage peiné du prince Charles alors qu'on restitue enfin Hong Kong à la Chine. À celle-ci, vous assisterez à la capitulation du Japon sur l'*USS Missouri*. À celle-là, vous observerez Dame Murasaki en train d'achever le premier chapitre du *Dit du Genji*. Si vous poursuivez votre chemin, vous atteindrez puis dépasserez les débuts de la civilisation.

Mais le passé se consume sous nos yeux. Les photons pénètrent par la lentille, frappent une surface d'imagerie — votre rétine, une pellicule, un senseur numérique — et enfin disparaissent, stoppés net. Si vous regardez, mais que, faute d'attention, un moment spécifique vous échappe, vous ne pouvez aller plus loin pour le retrouver. Le voilà effacé de l'univers, à jamais.

*[Des ombres jouxtant l'entrée du bureau un bras surgit, qui claque la porte. L'obscurité engloutit le Pr Kirino, le globe terrestre et le rectangle de clarté. L'écran reste noir pendant quelques secondes, avant le générique de début.]*

*Remembrance Films HK Ltd.*

*en association avec*

*Yurushi Studios*

*présente*

*a Heraclitus Twice Production*

*L'HOMME QUI MIT FIN À L'HISTOIRE*

*Ce film a été interdit par le ministère de la Culture de la République populaire de Chine et ne sort qu'en dépit des vigoureuses protestations du gouvernement japonais.*

Akemi Kirino :

*[Nous revoici dans la lumière chaleureuse de son bureau.]*

Faute de pouvoir dépasser la vitesse de la lumière, utiliser un télescope dans l'espace pour voir le passé nous demeure inaccessible. Mais nous avons trouvé le moyen de tricher.

Les théoriciens se doutent depuis longtemps qu'à tout instant, le monde qui nous entoure explose littéralement de particules subatomiques nouvellement créées d'un type bien précis, appelées désormais particules de Bohm-Kirino. Mon apport au domaine de la physique s'est limité à confirmer leur existence et à découvrir qu'elles se présentent toujours par paires. L'un des deux composants s'éloigne de la Terre à la vitesse de la lumière sur le photon qui l'a engendré alors que l'autre reste en arrière à osciller dans le voisinage de sa création.

Les paires de particules de Bohm-Kirino manifestent une intrication quantique qui les unit : quelle que soit la distance les séparant, elles possèdent des propriétés liées, comme si elles ne constituaient que deux aspects d'un même système. Effectuez une mesure sur l'un des membres de la paire, ce qui réduit le paquet d'onde, et vous connaîtrez aussitôt l'état de l'autre, même s'il se trouve à des années-lumière.

Par ailleurs, on connaît le taux de dégradation de leurs niveaux d'énergie. Régler la sensibilité du champ détecteur permet ainsi de capturer et mesurer des particules de Bohm-Kirino d'un âge spécifique créées dans un lieu spécifique.

Mesurer la particule locale d'une paire intriquée équivaut à mesurer sa jumelle intriquée qui peut, en compagnie de son photon hôte, se situer à des trillions de kilomètres, donc à des décennies dans le passé. Par le biais de mathématiques complexes mais classiques, cette mesure nous permet de calculer et d'inférer l'état du photon hôte. Toutefois, comme chaque mesure sur une paire intriquée, on ne peut l'effectuer qu'une fois, après quoi l'information disparaît à jamais.

Autrement dit, on dispose d'un moyen de positionner un télescope aussi loin de la Terre, et aussi loin dans le passé, qu'on le souhaite. Vous pouvez revoir votre mariage, votre premier baiser, votre naissance à votre guise, mais une fois, et une seule, pour chacun de ces moments révolus.

Images d'archives : 18 septembre 20XX. Avec la permission de l'APAC Broadcasting Corporation

*[La caméra nous montre une fabrique désaffectée de la banlieue de Harbin, dans la province de Heilongjiang, en Chine, qui ressemble à toute autre usine chinoise aux prises avec une nouvelle baisse de l'activité industrielle au cours des terribles soubresauts qui affectent le pays : délabrée, silencieuse, poussiéreuse, ses portes et fenêtres barrées de planches. Samantha Paine, la journaliste, porte un bonnet et une écharpe de laine. Les joues rougies de froid, elle a les yeux fatigués. Tandis qu'elle s'exprime d'une voix posée, la vapeur de son souffle s'enroule devant sa figure.]*

Samantha : Ce même jour en 1931, près de Shenyang, ici en Mandchourie, éclatait la Seconde Guerre sino-japonaise. Pour les Chinois, il s'agissait du début de la Seconde Guerre mondiale, plus d'une décennie avant l'implication des États-Unis.

Nous sommes à la périphérie de Harbin, dans le district de Pingfang. Même si ce nom n'évoque rien à la plupart des Occidentaux, certains n'hésitent pas à surnommer ce lieu l'« Auschwitz d'Asie ». L'Unité 731 de l'Armée impériale japonaise y a mené durant la guerre d'atroces expériences sur des milliers de Chinois et Alliés captifs pour permettre au Japon de créer des armes biologiques et de conduire des recherches sur les limites de l'endurance humaine.

Dans ces locaux, des médecins militaires japonais ont tué des milliers de Chinois et d'Alliés par le biais d'expériences médicales, essais d'armements, vivisections, amputations et autres tortures systématiques. À la fin de la guerre, l'armée nippone qui battait en retraite a supprimé les derniers prisonniers et brûlé le complexe, ne laissant derrière elle que la carcasse du bâtiment administratif et les fosses utilisées pour élever des rats porteurs de maladies. Il n'y a eu aucun survivant.

Les historiens estiment qu'entre deux et cinq cent mille Chinois, presque tous des civils, ont été tués par les armes bactériologiques et chimiques mises au point ici et dans des laboratoires annexes : anthrax, choléra, peste bubonique. À l'issue de la guerre, le général MacArthur, commandant en chef des forces Alliées, a préservé les membres de l'Unité 731 de toute poursuite judiciaire pour crimes de guerre afin de récupérer les résultats de leurs expériences et de soustraire lesdites données à l'Union Soviétique.

Aujourd'hui, à part un petit musée voisin qui ne reçoit guère de visiteurs, il subsiste peu de preuves visibles de ces atrocités. À la lisière d'un champ désert, un tas de ruines marque l'emplacement de l'incinérateur qui servait à détruire les corps des victimes. On a édifié l'usine derrière moi sur les fondations d'un entrepôt où l'Unité 731 stockait des fournitures de bactériologie. Avant de fermer lors de la dernière crise économique, elle fabriquait des moteurs de mobylette pour une entreprise commune sino-japonaise à Harbin. Enfin, funeste écho du passé, plusieurs sociétés pharmaceutiques se sont discrètement implantées autour du site de l'ancien quartier général de l'Unité 731.

Les Chinois veulent peut-être oublier cette partie de leur histoire et passer à autre chose. Dans ce cas, sans doute le reste du monde en fera-t-il autant.

Mais pas si Evan Wei s'en mêle.

*[Alors que Samantha poursuit son commentaire, défile un montage de photos d'Evan Wei donnant cours à une classe et posant devant des machines complexes en compagnie du professeur Kirino. Sur ces clichés, tous deux semblent âgés d'une vingtaine d'années.]*

Le professeur Evan Wei, historien sino-américain spécialisé dans le Japon classique, entend bien focaliser l'attention du monde sur les victimes de l'Unité 731 et leurs souffrances. Avec sa femme, le professeur Akemi Kirino, physicienne expérimentale nippo-américaine renommée, ils ont mis au point une technique controversée qui, selon eux, permet aux gens de voyager dans le passé et de revivre des événements. Il doit effectuer aujourd'hui une démonstration publique en retournant en 1940, au plus fort des activités de l'Unité 731, afin de témoigner des atrocités commises par celle-ci.

Le gouvernement japonais, qui estime que la Chine fait là œuvre de propagande, a vigoureusement protesté auprès de Beijing pour avoir autorisé cette expérience. Citant dans sa plainte virulente des principes de droit international, le Japon soutient que la Chine ne saurait parrainer une expédition dans le Harbin de la Seconde guerre mondiale, car la ville était alors sous le contrôle du Mandchoukouo, un régime fantoche inféodé à l'Empire japonais. La Chine a rejeté les arguments du Japon et qualifié la démonstration de « fouille d'un patrimoine national ». Elle affirme son droit de propriété sur tout enregistrement audiovisuel du voyage dans le passé projeté par le professeur Wei au titre des lois chinoises régissant l'exportation des antiquités.

Selon le Pr Wei, son épouse et lui-même mènent cette expérience en tant que citoyens américains, sans aucun rapport avec un quelconque

gouvernement. Ils ont demandé au consul général des États-Unis, dans la localité avoisinante de Shenyang, ainsi qu'à des représentants des Nations-Unies, d'intervenir pour protéger leur action de toute ingérence officielle. L'issue de cet imbroglio reste incertaine.

Pendant ce temps, de nombreux groupes en Chine comme à l'étranger, favorables comme opposés au Pr Wei, se sont rassemblés afin de manifester. La Chine a mobilisé des milliers de policiers antiémeutes pour empêcher la venue de ces manifestants dans le district de Pingfang.

Restez à l'écoute et nous vous tiendrons informés de la suite des événements en cette occasion historique. C'était Samantha Paine, pour l'APAC.

Akemi Kirino :

Pour vraiment voyager dans le temps, il nous faut franchir un dernier obstacle.

Les particules de Bohm-Kirino permettent de recréer, en détail, les informations de tous types autour du moment de leur création : la vision, le son, les micro-ondes, l'ultrason, l'odeur de l'antiseptique et du sang, le piquant de la cordite et de la poudre au fond des narines.

Mais cela représente une masse d'informations colossale, même pour une seule seconde. On n'avait aucun moyen de la stocker, sans parler de la traiter en temps réel. La quantité de données rassemblées pour quelques minutes aurait saturé tous les serveurs de Harvard. On pouvait ouvrir une porte sur le passé, mais on ne verrait rien dans le tsunami de bits qui en jaillirait.

*[Derrière le professeur se trouve une machine qui évoque une unité d'IRM. Kirino s'écarte afin de laisser la caméra zoomer lentement dans le tunnel où le volontaire s'introduit durant le processus. Tandis que le point de vue se déplace peu à peu vers la lumière au fond du tunnel, la voix continue hors-champ.]*

Avec le temps, nous aurions peut-être trouvé une solution pour stocker les données, mais Evan, lui, estimait qu'on ne pouvait pas attendre : les familles des victimes vieillissaient, disparaissaient, il n'y aurait bientôt plus de témoins directs de la Guerre et il nous incombait d'offrir aux parents survivants les réponses dont nous disposerions.

J'ai donc conçu l'idée d'utiliser le cerveau humain pour traiter les informations obtenues par les détecteurs Bohm-Kirino. Les capacités du cerveau au traitement en parallèle de masse, le substrat de la conscience, se sont révélées très efficaces pour filtrer et traduire le torrent de données issu des détecteurs. Il pouvait recevoir les signaux électriques bruts, en rejeter 99,99%, transformer le reste en images, en sons, en odeurs, leur trouver du sens et enfin les enregistrer sous la forme de souvenirs.

Ça ne devrait pas nous surprendre. Il effectue cette tâche à chaque instant de notre vie. Les signaux bruts de nos yeux, nos oreilles, notre peau et notre langue surchargeraient n'importe quel superordinateur : mais pourtant, de seconde en seconde, notre cerveau échafaude la conscience de notre existence à partir de tout ce bruit.

J'ai écrit dans *Nature* : « Pour nos sujets volontaires, le processus crée l'illusion de vivre le passé, comme si on se trouvait à cet endroit, en cette époque. »

Je regrette fort d'avoir parlé d'« illusion ». Mon mauvais choix de mot a pris une importance disproportionnée. Il en va ainsi de l'histoire : sur le moment, les décisions vraiment importantes semblent futiles.

Oui, le cerveau reçoit les signaux et s'en sert pour créer une narration, mais le résultat n'a rien d'illusoire, ni dans le passé, ni dans le présent.

*Archibal Ezary, professeur de droit, titulaire de la chaire Radhabinod Pal, codirecteur des Études d'Asie de l'Est, Faculté de droit de Harvard :*

*[Ezary présente un visage serein que démentit l'intensité de son regard. Il adore délivrer des exposés, non parce qu'il aime s'écouter, mais parce qu'il espère découvrir quelque chose de nouveau à chaque explication.]*

La controverse entre la Chine et le Japon sur le travail de Wei il y a vingt ans n'avait rien de très neuf. Savoir qui devrait contrôler le passé nous interpelle, sous une forme ou une autre, depuis longtemps. L'invention du Procédé Kirino a fait du combat pour la maîtrise du passé un problème réel et non simplement métaphorique.

Outre sa dimension spatiale, chaque état en possède une autre, temporelle. Il s'agrandit et se réduit au fil du temps, assujettit des peuples et parfois libère leurs descendants. On tient le Japon d'aujourd'hui pour constitué seulement de son archipel, mais à son apogée, en 1942, il englobait la Corée, l'essentiel de la Chine, Taïwan, les îles Sakhaline, les Philippines, le Vietnam, la Thaïlande, le Laos, la Birmanie, la Malaisie et une grande partie de l'Indonésie, ainsi que bon nombre d'îles du Pacifique. L'héritage de cette époque continue de façonner l'Asie, encore aujourd'hui.

L'un des problèmes les plus fastidieux qu'engendre le processus violent et instable par lequel les États s'étendent et se rétractent s'énonce de la sorte : puisque la maîtrise d'un territoire passe d'une souveraineté à l'autre au gré du temps, sous quelle juridiction doit se trouver le passé du territoire en question ?

Avant l'expérience d'Evan Wei, la juridiction sur le passé n'empiétait guère dans le réel : on se demandait, au pire, si c'était à l'Espagne ou aux États-Unis de récupérer le trésor d'un galion espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle naufragé dans les eaux américaines actuelles, voire à la Grèce ou à l'Angleterre de conserver les marbres du Parthénon. Les enjeux se révèlent désormais beaucoup plus élevés.

Le Harbin de 1931 à 1945 est-il donc un territoire du Japon comme l'affirme le gouvernement de ce pays, ou de la Chine comme le soutient la République populaire ? À moins qu'on ne doive tenir le passé pour un bien commun administré par les Nations-Unies au bénéfice de l'humanité entière ?

La position chinoise recevrait l'appui de la majeure partie de l'Occident — on peut comparer le point de vue japonais à celui d'une

Allemagne prétendant qu'un voyage éventuel vers Auschwitz-Birkenau entre 1939 et 1945 devra recevoir son accord — si son tenant n'était la République populaire, paria aux yeux de ce même Occident. Vous voyez comment le présent et le passé vont s'étrangler mutuellement.

De plus, derrière les positions japonaise et chinoise, il y a un sous-entendu : attribuer la souveraineté sur le Harbin de la Seconde Guerre mondiale à la Chine ou au Japon entraînerait nécessairement que la République populaire ou le gouvernement japonais constitue la bonne autorité pour exercer cette souveraineté de nos jours. Or, cela n'a rien de si évident. Les deux camps ont du mal à le démontrer.

En premier lieu, face aux demandes de compensations de la Chine pour les atrocités commises en temps de guerre, le Japon a toujours argué que son incarnation actuelle, fondée sur sa Constitution rédigée par les États-Unis, ne saurait être tenue pour responsable, car il estime que ces revendications regardent son prédécesseur, l'Empire du Japon, et qu'elles ont été résolues par le traité de San Francisco et d'autres accords bilatéraux. Mais, dans ce cas, le fait que le Japon d'aujourd'hui affirme sa souveraineté sur la Mandchourie d'alors, tandis qu'il rejetait toute responsabilité envers elle jusqu'à maintenant, présente certaines incohérences.

La République populaire n'est pas tirée d'affaire pour autant. En 1932, quand les forces nippones ont annexé la Mandchourie, celle-ci ne dépendait que nominalement de la République de Chine — l'entité que nous considérons désormais comme la Chine « officielle » pendant la Seconde Guerre mondiale —, et la République populaire de Chine, elle, n'existait même pas. Au cours de la guerre, la résistance armée à l'occupant japonais en Mandchourie venait bien des guérillas han, mandchoue et coréenne pilotées par des communistes chinois et coréens, mais ces mouvements ne se situaient pas sous l'égide réelle du Parti communiste chinois que dirigeait Mao, et ils n'ont, par conséquent, joué qu'un rôle mineur dans la fondation ultérieure de la République populaire.

Pourquoi estimer que le gouvernement actuel du Japon ou de la Chine possède la moindre souveraineté sur le Harbin d'alors ? La République de Chine, qui de nos jours siège à Taipei sous le nom de Taïwan, n'est-elle pas plus fondée à l'obtenir ? Ou peut-être faudrait-il invoquer une « Autorité historique provisoire de Mandchourie » qui endosserait cette juridiction ?

Nos doctrines concernant la succession des États, dérivées du modèle westphalien, n'ont aucune aptitude à régler les problèmes soulevés par les expériences du Pr Wei.

La froide complexité de ces débats est intentionnelle. La « souveraineté », la « juridiction » et autres termes du même genre ont toujours représenté des moyens commodes pour permettre aux gens d'échapper à leur responsabilité ou de rompre des liens inopportuns. On déclare l'« indépendance », et le passé tombe dans l'oubli : la « révolution » survient, et on fait table rase des souvenirs et des dettes de sang : on signe un traité, et l'histoire passe à la trappe. La vraie vie obéit à des schémas différents.

Quelque regard qu'on pose sur la logique scélérate qui se voit conférer la dignité de « droit international », le fait est que le peuple qui se qualifie de japonais aujourd'hui est lié à celui qui se faisait appeler ainsi dans la Manchourie de 1937, et que le peuple qui se qualifie de chinois aujourd'hui est lié à celui qui se faisait appeler ainsi en ce lieu, à cette époque. Voilà la difficile réalité : on doit s'en accommoder.

Au long de notre histoire, nous n'avons fait fonctionner le droit international qu'en tablant sur le silence du passé, mais le Pr Wei lui a donné voix et il a ressuscité nos souvenirs défunts. Quel rôle éventuel voudra-t-on attribuer à ces voix du passé dans notre présent ? À nous d'en décider.

Akemi Kirino :

Evan m'a toujours appelée *Tóngye Míngmei* ou seulement *Míngmei* — les transcriptions en mandarin des kanji utilisés pour écrire mon nom (桐野明美). Bien qu'il s'agisse de la façon habituelle de prononcer les noms japonais en chinois, je n'ai jamais laissé cette latitude à un autre Chinois.

Selon ce qu'il m'a expliqué, dire mon nom ainsi l'aidait à se le représenter sous la forme des vieux caractères qui sont l'héritage partagé de la Chine et du Japon, et donc de garder leur signification à l'esprit. Il m'exposait son point de vue en ces termes : « Le son d'un nom ne t'apprend rien sur la personne, contrairement aux caractères. »

Mon nom, c'était la première chose qu'il avait aimée chez moi.

« Un paulownia seul dans un champ, beau et lumineux », m'a-t-il dit lorsqu'il a fait ma connaissance lors d'une soirée à l'École supérieure des arts et des sciences.

Des années auparavant, mon grand-père m'avait expliqué mon nom dans ces termes, lorsque, toute petite, j'apprenais avec lui à l'écrire. Un paulownia est un joli arbre à feuilles caduques. Dans le Japon ancien, la coutume voulait qu'on en plante un quand une fille venait au monde et qu'on utilise le bois à fabriquer une commode pour son trousseau quand elle se mariait. Je me rappelle la fois où il m'a montré celui qu'il avait planté le jour de ma naissance : j'ai dit que je ne lui trouvais rien d'extraordinaire.

« Et pourtant le paulownia est le seul arbre sur lequel un phénix se posera », a répondu mon grand-père en caressant mes cheveux, doucement, lentement, comme j'aimais. J'ai hoché la tête, ravie d'avoir un arbre aussi extraordinaire en guise de nom.

Jusqu'à ce qu'Evan me parle, je n'avais plus pensé à cette journée avec mon grand-père depuis des années.

Il m'a demandé : « Vous avez trouvé votre phénix ? » Et il m'a proposé de sortir avec lui.

Evan n'était pas timide, à la différence de la plupart des Chinois que je connaissais. J'adorais l'écouter, d'autant que sa vie le comblait, une rareté chez les étudiants de troisième cycle qui le rendait agréable à fréquenter.

Qu'on se plaise m'a paru naturel. Venus petits aux États-Unis, on savait ce que signifiait grandir en étrangers tâchant de devenir américains.

Ça nous aidait à apprécier les défauts de l'autre, ces aspects de nos personnalités respectives qui gardaient leur côté « fraîchement débarqué ».

Mon aisance avec les statistiques, les chiffres, les aspects « concrets » de la vie le laissait de marbre. Certains de mes petits amis d'autrefois m'avaient dit que mon intérêt pour le quantifiable, pour la logique des mathématiques, me faisait paraître froide, peu féminine. Me débrouiller mieux que la plupart d'entre eux pour utiliser les outils électriques, talent nécessaire à la physique expérimentale, n'aidait guère. Evan était le seul homme capable de s'en remettre à moi quand je lui disais m'en tirer mieux que lui pour effectuer une tâche requérant une aptitude à la mécanique.

Je ne garde que de vagues souvenirs de la cour qu'il m'a faite, des souvenirs patinés par la dorure du sentiment, mais ils sont tout ce qu'il me reste. Si on me permet de réutiliser ma machine un jour, je voudrais retourner à cette époque.

J'aimais aller en voiture avec lui séjourner dans des pensions de famille du New Hampshire pour cueillir des pommes. J'aimais le voir m'adresser un sourire idiot lorsque je cuisinais des plats tout simples tirés d'un livre de recettes. J'aimais marcher à ses côtés le matin et me sentir heureuse d'être une femme. J'aimais qu'il campe sur ses positions s'il avait raison et cède avec élégance s'il avait tort au cours de nos discussions enfiévrées. J'aimais qu'il se range de mon côté lorsque je me disputais avec d'autres et qu'il m'appuie jusqu'au bout même s'il estimait que je me trompais.

Mais le mieux, c'était quand il me parlait de l'histoire du Japon.

Il m'a en fait communiqué un intérêt pour le Japon que je ne possédais pas jusqu'alors. Au fil de mon enfance, sitôt qu'on découvrait que j'étais japonaise, on décidait que je m'intéressais aux *animes*, que j'adorais le karaoké et que je riais dans mes mains en coupe. Surtout, les garçons espéraient que je réalise leurs fantasmes érotiques orientaux. Ça m'épuisait. Adolescente, je me suis révoltée, refusant de faire quoi que ce soit de « japonais », y compris de le parler à la maison. Imaginez la détresse de mes pauvres parents.

Dans la bouche d'Evan, l'histoire du Japon, au lieu d'une suite de dates et de mythes, devenait une illustration des principes scientifiques incarnés dans l'humanité : et au lieu de concerner les empereurs et les généraux, les poètes et les moines, elle représentait un modèle qui démontrait la façon dont toutes les sociétés humaines croissent et s'adaptent à la nature tandis que l'environnement, de son côté, s'adapte à leur présence.

Chasseurs-cueilleurs, les Jomons préhistoriques trônaient au sommet de la chaîne alimentaire : paysans auto-suffisants, les Japonais des époques de Nara et de Heian ont entrepris de transformer l'écologie du pays en un biote symbiotique homocentrique, processus qui n'arriverait à terme qu'avec l'agriculture intensive et la croissance démographique du Japon féodal : enfin, industriels, entrepreneurs, les habitants du Japon impérial ont commencé d'exploiter non seulement le biote vivant, mais aussi le biote défunt : la recherche de sources fiables d'énergies fossiles allait dominer l'histoire du Japon moderne, comme celle du monde moderne. Nous voici tous exploiters des morts.

La structure superficielle des règnes des empereurs et des dates des batailles évacuée, subsistait le rythme profond du flux et du reflux de l'histoire incarnée non dans les actes des grands hommes, mais dans les vies d'hommes et de femmes ordinaires pataugeant dans les courants du monde naturel alentour : sa géologie, ses saisons, son climat, son écologie, l'abondance et la rareté du matériau brut de l'existence. Le genre d'histoire susceptible de plaire aux physiciens.

Le Japon était unique et universel à la fois. Evan m'a donné conscience du rapport que j'entretenais avec les gens qui se disaient japonais depuis des millénaires.

Toutefois, l'histoire ne se résumait en rien aux schémas sous-jacents et au long présent. Il existait aussi un temps et un lieu sur lesquels les individus pouvaient laisser un impact tout particulier. Evan avait choisi comme spécialité l'époque de Heian, parce que, selon lui, le Japon était alors devenu *le Japon*. Une élite de cour incluant au plus quelques milliers de personnes avait transmué des influences continentales en un idéal esthétique purement indigène, purement japonais, qui se propagerait au fil des siècles et définirait jusqu'à nos jours ce qu'être japonais signifiait. La culture du Japon de Heian, une singularité parmi les sociétés antiques, reflétait une influence féminine au même titre que masculine, un âge d'or aussi charmant qu'il était invraisemblable et impossible à rééditer. C'était ce genre de surprise qui faisait qu'Evan adorait l'histoire.

Inspirée par son exemple, j'ai ajouté à mon programme l'histoire du Japon, puis prié mon père de m'enseigner la calligraphie. J'ai vécu un regain d'intérêt dans mes cours de Japonais renforcé et appris à écrire des *tankas*, ces poèmes minimalistes, très épurés, qui obéissent à une métrique aussi stricte que mathématique. Quand ma tentative initiale m'a enfin satisfaite, j'ai connu un bonheur intense et je suis sûre que j'ai, l'espace d'un instant, éprouvé le même sentiment que Murasaki Shikibu lorsqu'elle a fini son premier tanka. Plus de mille ans et de dix mille

kilomètres nous séparaient, mais, à ce moment précis, nous nous serions compris l'une l'autre, sans aucun doute.

En me rendant fière d'être japonaise, Evan contribuait à ce que je m'apprécie davantage. C'est ainsi que j'ai réalisé que je l'aimais.

Noda, Masaaki. « Japanese Atrocities in the Pacific War : One Army Surgeon's Account of Vivisection on Human Subjects in China », *East Asia : An International Quarterly*, 18 :3 (2000) 49-91.

Notez bien que, selon des témoignages et autres sources, les médecins japonais de l'Unité 731 avaient pour habitude d'infecter leurs victimes en portant des tenues protectrices, ceci afin d'éviter que des prisonniers qui auraient résisté les contaminent tout en se débattant.

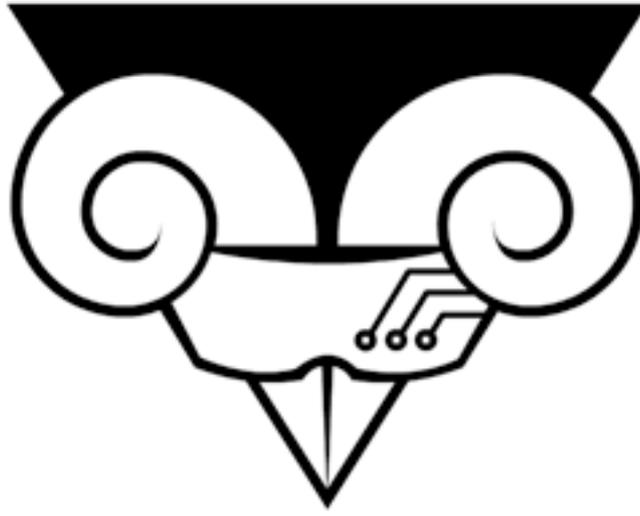
Divers aspects des souvenirs de Shira Yamagata post-Unité dérivent des expériences vécues par Ken Yuasa (un médecin militaire japonaise qui *n'était pas* membre de l'Unité 731) telles que relatées dans l'article de Noda.

La nécrologie d'Evan Wei dérive de celle d'Iris Chang dans l'*Economist* du 25 novembre 2004.

Les minutes du Sous-comité sur l'Asie, le Pacifique et l'Environnement global dérivent des minutes de l'audience du 15 février 2007 de ce même sous-comité à propos de la Résolution 121 de la Chambre des représentants concernant l'asservissement de femmes pour des motifs sexuels par le Japon en temps de guerre (dites « femmes de confort »).

Austin Yoder m'a fourni des images modernes de Pingfang, de Harbin et du Musée des crimes de guerre de l'Unité 731.

Les déclarations négationnistes attribuées à l'« homme de la rue » dérivent de commentaires sur des sites web, ainsi que de communications d'individus soutenant de telles opinions avec l'auteur.



# e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.